Martine Biard

L'Autre visée du monde

Anthologie poétique 1977 - 2007

Biard
4.8.98

L’Autre visée du monde

De la même auteure

CHEZ EDILIVRE

Dans le cycle romanesque « Les Veilleurs d'horizon » :

I – Guetteurs d'infini (1984 – 1992)

II – Le Bestiaire charnel (1994 – 2005)

III – L'Arche des saisons (2002 – 2007)

A PARAITRE

IV – Clarté d'enfance (1999 – 2009)

Spiritualité

Les Embrasements (*Aphorismes et témoignages,* 1988 – 2008)

Histoire

Postes et Messageries en Languedoc de Louis XIV à la Révolution de 1789

(*Essai*, 1984 – 2010)

Martine Biard

L’Autre visée du monde

Anthologie poétique

1977 – 2007

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
56, rue de Londres – 75008 Paris
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2412-9
Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Préambule

« L'Autre visée du monde » est une anthologie qui porte sur un choix de textes poétiques, dans six de mes recueils, de 1977 à 2007.

J'ai commencé à écrire, à l'âge de quatorze ans, pour un public improvisé et disparate, en 1975, à Montpellier où je venais d'arriver et de rencontrer Katia, une amie guitariste, catalano – alsacienne.

J'écrivais donc des « chansons pour Katia » que chantait Saï, un réfugié cambodgien, du temps de la dictature des kmers rouges qui n'avait plus aucune nouvelle de sa famille, propriétaire de cinémas, à Phnom Penh.

Nous n'avons pas fait notre rentrée dans les mêmes lycées, et je les ai perdus de vue mais j'ai continué d'écrire « Les Ronces » (1975 – 1977).

J'étais entrée en Poésie !

Ce premier recueil est d'une maturité inquiète et d'une facture qui se frotte, volontairement, à tous les académismes dont je vais passer des années à me libérer des régles, non sans tomber dans d'autres

modes, avant de trouver ma voix et un rythme qui me sont propres. Les régles sont nécessaires, au début, comme au bateau l'ancre, la boussole et le port d'attache pour trouver ses repères et ne pas se perdre mais elles ne font pas le voyage.

En 2007, le diagnostic brutal d'un cancer du sein dont je ne connaissais pas l'issue, m'a conduite à me positionner autrement par rapport à ma finitude, et a eu pour conséquence de m'inciter à rassembler ce qui était prêt des cahiers, et des textes couchés sur des papiers de tout acabit.

J'ai trié, j'ai détruit, j'ai écarté « Les Ronces » comme un verjus. J'ai éliminé, dans les vendanges suivantes, tous les crus d'un goût douteux et qui avaient mal vieilli : polémiques, pamphlétaires ou de circonstances et donc vite anachroniques.

J'ai souhaité, sur trente années, me reconnaître, dans une évolution, en chacune des formes d'expression adoptées de l'écriture poétique, et j'ai veillé à garder des thématiques intemporelles pour le plaisir… de la Sagesse.

Aujourd'hui, en 2009, déclarée guérie, je continue l'exploration avec « Les Flambeaux de l'âme ».

MB

Pour Gaëtan,

I

L'Age aux deux vies
Juvenilia

« Quand sera brisé l'infini servage de la femme,
L'homme abominable jusqu'ici,
Lui ayant donné son congé,
Alors elle sera poète elle aussi. »

Arthur Rimbaud

Slow

Il y avait une fumée parfumée
Il y avait nos mains croisées
Autour de vœux inavoués
Et tout un univers sensible et éthéré.

Il y avait des yeux qui souriaient
Il y avait nos pas coordonnés
Autour d'un rythme léger
Et tout ce que je désirais.

Il y avait que je commençais
Il y avait que je comprenais
Autour de nos corps enlacés
Et nos paroles sans intérêt.

Il y avait notre complicité
Il y avait la douceur conjuguée
Autour des mêmes pensées
Et déjà je t'aimais sans y songer.

Marguerite

Je crois aux araignées, aux signes
Aux cartes, aux étoiles et ondes,
Car tout est un message de Dieu.
Par tous les pétales, j’ose croire en toi !

Jazz intime

A Miles Davis

Ce soir, le bel attelage du passé que tu conduisais
N'arrivera pas, hélas, à m'emporter
Au grand galop vers ces temps oubliés
Où j'aime tant à me replonger.

Ce soir, les trompettes que tu vas déchaîner,
le piano même ni la batterie qui vont trembler
N'arriveront à me faire décoller.

Ce soir, fidèle complice de mes fugues privées,
Qui savait noyer dans ton rythme enfiévré
Le noir et les chimères trop vivement révélées,
Tu ne pourras remédier à ce qui occupe mes pensées.

Ce soir, l'ambiance que pour moi tu vas déclencher
Ne pourra combler le vide de mon cœur passionné.
Comprends et pardonne-moi !
Maintenant, lui aussi peut me manquer…

Bienvenue

Mon ami, vous revenez d'un long voyage, je le sais.
Toutes ces contrées à traverser, vous devez être fatigué.
Les campagnes, votre ville, vous allez tout me raconter.
Mais, auparavant, prenez place et reposez vos pieds.
Laissez donc votre monture, le nécessaire sera fait, je vous le jure.

Et puis donc, vous êtes mon troubadour,…
En tant que tel, vous avez droit à tous les honneurs de la Cour.
Le sort a tout fait pour nous séparer mais, nous voici retrouvés.

Nous allons pouvoir converser, nous rappeler les merveilleux souvenirs de ces temps oubliés.
Rejouez-moi cette musique que j'aimais.

Le temps a coulé mais vos yeux ont gardé leur éclat du passé.
Ah ! Combien de pleurs sur ce moment présent… vous souriez
mais je gardais espoir de votre visite, un jour, souvent j'y pensais.

Combien de tourments – mais vous êtes là –,
Laissons ces sombres pensées,
si heureuse de vous, ici, je ne cesse de bavarder.
Votre vie va-t-elle bien ? Parlez-moi de vous.

Fermons cette porte, voilà, je vous écoute.

Pérennité consommée

Nous nous sommes déjà rencontrés
J'en suis sûre, ici, peut-être
Jadis, époque révolue, décor désuet,
Dans un salon mondain, le fond de la forêt
Un pré, une prison peut-être et Versailles fut conté.

Frimas venté, temple bleu, le ciel t'indiffère
Partout et nulle part, qu'est-ce que ça peut faire ?

Une nuit à la lueur d'un chandelier
Celui des mille et une, sept branches.
Lieu de tempête, pluie à la campagne.

T'en souviens-tu, une coulée champagne,
Psyché… sur une mousseuse montagne.
Loin, un cor au souffle éventé, note
La valse qui affole et rayonne
Pour une symphonie toujours renouvellée.
Oh ! puis qu'importe bouquet chanté
Corbeille d'argent, lune dorée
Lagune tourmentée, crépuscule sauvé.

Or levant – assoiffé – le calice à tes lèvres
Dis-moi, Fée, même sans perles ou pierres
Dis-moi sans suite, mais sans trembler…

Plus jamais seuls, comme un fatal refrain :
Sûrs, nous nous sommes déjà rencontrés et demain…

Paraboles

Elle.

J’ai marché longtemps, marché…
Là où le printemps aurait dû s’installer
Mais il n’y avait plus d’herbe dans le sentier.
Les fleurs perçaient dans une solitude désolée.
J’ai levé les yeux vers l’inespéré
Un oiseau noir y volait
Mon regard souffrant l’a tué.
J’ai erré dans un grand bois de genêts
Mais tous étaient carbonisés.
Seule une chapelle sembla m’appeler.
Elle était abandonnée.
Dans le fond d’une claire vallée,
J’ai vu les fantômes de deux êtres qui s’aimaient.
Ils se disaient un même serment troublé.
Alors une bourrasque soudain les a effacés.
Je me suis souvenue et de mes yeux une larme a coulé.
J’ai continué encore à cheminer
Dans la lourde moiteur révélée
D’immenses étendues qui s’évaporaient
Des fumées allaient m’asphyxier
Dilater mes yeux usés. Je me suis encor acharnée sur une rose.

Elle n’a pas cédé et mon sang l’a taché.
Le soleil voulait se coucher.
J’ai lu enfin dans la source d’Eternité.
Du tourment, ai poussé la grille rouillée.
Dans le doux linceul des pétales d’un verger
J’ai déposé mon corps creux et fané.

Lui.

Alerté par une chaleur vive et soudaine
Par le baume des fleurs qui meurent,
Je me suis élancé, entraîné par une poussée irrésistible.
Des plantes folles ont entravé ma route.
J’ai été alarmé par l’appel de milliers de carillons formidables.
Ils dansaient en errant dans toute la campagne.
Du vent, des cris, des piaillements, l’aube
M’ont inondé d’un flot de tendresse, grisé de vitesse.
Une ronde de couleurs éclairait de lumière
Le mirage d’or de ma seule maîtresse.
Une brise fraîche et légère, douce
L’a diluée dans le matin aux merveilles.
Alors, mon sang bouillonnant dans mes veines,
J’ai couru encor à perdre haleine
Comme un fol guidé par l’invisible
Lorsqu’une rose blessée et frêle
Stoppa ma course fatale et sans but.
Son odeur était malheureuse.
Elle était le messager de mes songes, leur plan.
Alors d’un coup un portail de verre
S’ouvrit, lentement, dans le silence.

Au delà, le son cristallin d’une rivière
Me la fit redécouvrir, seule
Inerte, naturelle et gracieuse, intemporelle.
Je me taisais mais alors s’effeuillèrent tour à tour
De la fleur, chaque pétale et mon sort
Dans une cascade de feu, de rires et de fêtes.
Elle s’éveilla fascinée et heureuse.
Nous nous sourîmes, l’astre et nos yeux éclairèrent la Terre entière
Et le brasier de midi crépitait de passion.

San Sébastian

Mouette, tu jouais sur le port.
Les étoiles alanguies s'enlaçaient en tombant.
Des parfums de mer alourdis enivraient.
Les passants fous, encore attardés,
Partaient s'attabler sous les arches.
Nous, nous dansions avec le vent.
Il pleurait dans les landes lointaines.
La sirène d'un phare brûlait au loin, lancinante.
Et le temps passait vite, comme les autres.
Poussière et tendre, moi,
Je disparaissais dans le néant de toi.

L’ombre céleste

Les volets se sont clos,
Le village a fermé ses yeux.
Et je goûte notre repos
Dans cet apaisement à deux.

Le ciel extériorise sa colère.
Dehors, la mort rôde légère
Apportant une angoisse naissante.

Ramdam salubre et complexe
Heurte notre abri et le blesse
En rumeurs accablantes.

Si cette délivrance est provisoire
Profite de son cœur divinatoire
L’orage est un sage rédempteur
Pour les âmes assoiffées et les fleurs.

La mise en scène

Quand les pans de ciel se déroulent
en lourds plis vermeils jusqu'à s'étendre
aux néants d'un infini sensible
un jour renaissant me pénètre…

Le nuage pur et translucide s'évapore
dans l'ombre d'un air souillé et traître.

Le carillon rappelle l'heure brève et sûre
et l'étoffe soyeuse ranime l'espérance tardive.

Je guette sa lente progression au dessus de la ville
des artifices qui se répondent et nous confondent,
laissant l'impatience s'accroître et tendre
vers le rose et l'azur rare qui s'épousent.

J'aime cette heure fraîche où seule encore
je sais que mon soleil et le leur va paraître.

Beau parce qu'il ne restera pas immuable
Fou, possible mais imprévisible qui m'embrase.

Puis la nue regarde sa teinte nature
Or dans une évocatrice agonie sublime
la foule reprend sa ligne, dense, s'attracte !

Bien sûr, le panneau s'entrouvre, je reprends mon rôle
et comme chaque matin, j'attends ton entrée en scène.

La crise mentholée

Je vois, je perçois des infinis dorés
des coquillages fermés
d'où sourd une musique damnée.
Un écueil affolé
que mugit un dragon enfiévré.
Des plages tendues en panneaux de papier
sur lesquelles tambourinent des millions de pieds
et la fumée s'élève vers les éternités…
L'eau a des cheveux emmêlés
à l'écume d'un soleil délavé.
J'ai bercé mon cœur, en traînées
de falots en falots à la pure clarté.
Et l'abîme des illuminés
a aspiré la sève étaillée
et mes songes vieillis à ta passivité.
De la ronde des mille sourires ensoleillés
La goutte a percé, a jailli, éclaboussé.
Pfuit ! La voilà sur la grève enchantée
de tes pensées désordonnées.
Et j'ai senti la cage dorée
du cosmos fugitif et glacé
tomber sur les ailes des amours enlacées
et déposer un somptueux baiser…
sur le volatil qui y criait !

Le sourire implicite

J’aime l’électricité de ta voix qui hante mon aura.
Je jette ma vie dans ton bloc atomique.
J’offre mes yeux à la pulpe de ton sang.
Je noie mon âme dans le soupir de tes lèvres.
Tes mains sont des aimants à tourments
Et tes bras une intensité libre.
Je donne mon ambiance à l’éclairage de tes astres.
Ton regard cosmique a des pouvoirs agonisants.
Tu exploites ma psychologie feu à coups d’idées tentacules
Observe l’agilité de mes rayons rotatoires.
J’ai des ressources thermiques pour ton soleil indivise.
Reste mon masque oxygène dans le péril de mes rêves.
Je suis une enfant qui a soif d’extrapolations

Mais elles mettent en révolution ton imprévisible raison.
Comme tu enregistres, je vois trop l’infini de ta musique
Plus que toi, je devine tes sérénades occultes.
Alors, je fournis ma chaleureuse folie à ton supercumulus.
Absorbe ma foi dans ton divin campus !

Ami, tu es la galaxie de mon univers euphorique.
Je sombre grâce à tes fluctuations statiques
Dans le fantastique tourbillon, mirage lourd
D’une puissance en furie qu’on appelle : Amour.